Émission « Dieu a changé ma vie »

Propositions de réponses aux questions de l'entretien

1. Vous êtes né à Wimereux dans une famille de quatre enfants. Vous connaissez très jeune la pauvreté, les épreuves familiales douloureuses et la maladie qui vous sépare de vos parents à peine âgé de quatre ans et demi. Comment un enfant aussi jeune traverse-t-il une telle épreuve ? Est-ce que vous avez eu le sentiment, à cette époque, d'être seul face à la souffrance ?

Je crois qu'à quatre ou cinq ans, on ne possède pas les mots pour comprendre ce qui nous arrive. On ne sait pas vraiment ce que signifie la maladie, ni pourquoi on doit être séparé de ses parents. On vit les choses avec son cœur d'enfant, avec ses peurs, ses sensations et ses souvenirs.

Je garde encore quelques images de cette séparation avec ma mère. Je me souviens surtout des longues périodes d'immobilisation et de cette impression de ne pas comprendre ce qui m'arrivait.

À l'Institut Calot, nous étions de nombreux enfants. Nous étions parfois attachés dans nos lits. Les nuits étaient difficiles. Il y avait les douleurs, les cris d'autres enfants, l'obscurité… J'en garde encore aujourd'hui certaines traces.

Est-ce que je me sentais seul ? Je dirais que, oui, il y avait une forme de solitude, mais je ne savais pas la nommer. À cet âge-là, on ne réfléchit pas comme un adulte. On endure. On attend. On espère peut-être, sans savoir exactement ce que l'on attend.

Et puis, lorsque je suis rentré chez mes parents, les difficultés n'étaient pas terminées. La maladie avait aussi bouleversé la vie familiale. Mon père était lui-même profondément marqué par les épreuves et, peu à peu, l'alcool a pris une place de plus en plus importante dans sa vie.

Avec le recul, je comprends que mon enfance a été marquée par beaucoup de souffrance. Mais je ne voudrais pas que cette souffrance résume toute mon existence. Elle fait partie de mon histoire, elle m'a profondément marqué, mais elle ne m'a pas définitivement enfermé.

Il m'a fallu du temps pour le comprendre.

2. Vous rentrez dans votre famille, la situation reste très difficile et vous finissez par vous retrouver à la rue. Vous connaissez même la prison avant vos 18 ans. Et pourtant, derrière les barreaux, vous rencontrez un homme qui change le cours de votre existence. Qui était cette personne et qu'avait-elle vu en vous ?

Cet homme s'appelait Michel. C'était un gardien à la maison d'arrêt de Béthune.

À cette époque, je n'avais pas vraiment confiance en moi. J'avais connu un parcours scolaire difficile et je portais encore beaucoup de colère en moi. En prison, je passais le temps en

dessinant sur des feuilles de papier. Je représentais des visages, des scènes de la prison, des surveillants…

Un jour, suite à une fouille des cellules, Michel s'est arrêté devant mes dessins. Il les a regardés et m'a dit qu'ils étaient bons, qu'ils révélaient un véritable talent.

Cela peut paraître peu de chose, mais pour moi, c'était immense. Depuis longtemps, personne ne m'avait regardé de cette manière.

Il aurait pu se contenter de me faire une remarque et repartir. Mais il est revenu me voir. Nous avons parlé et je lui ai confié que j'avais très mal vécu mes années d'école.

Alors, il m'a proposé de rejoindre l'école de la prison pour préparer le certificat d'études primaires.

Et surtout, il a fait le nécessaire pour que je puisse y entrer.

Quelques mois plus tard, le 24 mars 1978, j'ai obtenu mon diplôme.

Je l'ai toujours. Il est encore aujourd'hui dans mon bureau.

Ce gardien ne m'a pas simplement aidé à obtenir un diplôme. Il m'a rendu quelque chose que j'avais perdu : la confiance en moi. Il m'a fait comprendre que je n'étais pas condamné à l'échec, que mon passé ne décidait pas nécessairement de mon avenir.

Je n'ai pas revu Michel à ma sortie de prison. Mais je ne l'ai jamais oublié.

3. Est-ce que vous voyez cette rencontre comme votre première véritable expérience de la Providence, cette présence de Dieu qui se manifeste à travers quelqu'un ?

Avec le recul, oui, je peux dire que cette rencontre fut une première expérience très concrète de la Providence.

Mais, à l'époque, je ne l'ai pas vécue de cette manière. Je ne me suis pas dit : « Dieu vient de placer quelqu'un sur ma route. » J'étais simplement un jeune homme qui avait besoin qu'on lui tende la main.

C'est bien plus tard que j'ai compris la portée de ce geste.

Michel aurait pu voir en moi un détenu comme les autres. Il a vu un jeune homme capable d'avoir un avenir. Et ce qui me bouleverse aujourd'hui, c'est que cette histoire ne s'est pas arrêtée à la prison.

Un jour, alors que je participais à une messe présidée par Monseigneur Jaeger, dans l'église Saint-Sulpice d'Amettes, un diacre est venu nous rejoindre.

Il était âgé. Lui ne me reconnaissait pas : j'avais vieilli.

Mais moi, je l'ai reconnu.

C'était mon ancien gardien de prison, celui qui, des années auparavant, m'avait aidé à ouvrir ma vie vers un autre avenir.

C'était Michel Wallart.

La Providence m'avait déjà lié à cet homme autrefois : l'ancien surveillant était devenu diacre ; moi, l'ancien détenu, j'étais devenu frère Alexis.

Au fil des années, lorsque je le voyais prier près de moi, je souriais intérieurement en pensant à ce que Dieu avait accompli à travers lui.

Fort de cette expérience, je peux dire que Dieu a changé ma vie…

Michel est décédé le 13 février 2025, à l'âge de 84 ans.

4. Vous êtes ensuite accueilli par un prêtre bénédictin. Il vous remet sur le chemin de l'école, vous encourage à travailler et vous enseigne même la théologie. Qu'est-ce qu'il vous a transmis, au-delà des connaissances et des diplômes ?

Le père Henry Delpierre a été une personne très importante dans ma vie.

Il était moine bénédictin de Wisques et prêtre de ma paroisse. Il a compris que j'avais besoin d'apprendre, mais aussi d'avoir un cadre de vie.

Il m'a encouragé à poursuivre mes études, m'a donné le goût de la lecture et m'a appris les bonnes manières, la façon de me comporter en société. Il m'a également initié à la lecture et à la compréhension des textes de l'Évangile. Il me donnait même des exercices de rédaction pour m'aider à progresser et à découvrir peu à peu la théologie.

Mais ce qu'il m'a transmis allait bien au-delà des connaissances. Il m'a appris que je pouvais devenir quelqu'un, que je pouvais construire ma vie et que je n'étais pas obligé de rester prisonnier de mon passé.

Il m'a aussi fait découvrir une autre manière d'aborder la foi. Une foi qui ne repose pas sur la peur, mais sur la confiance ; une foi qui donne envie de chercher, de comprendre et d'avancer.

5. Vous intégrez ensuite la communauté Emmaüs, lieu où se retrouvent des personnes ayant vécu la précarité et les blessures de la vie. Que trouvez-vous auprès de ces personnes ? Aviez-vous besoin, à ce moment-là, d'un regard humain sur votre souffrance, et pas seulement d'un regard religieux ?

Oui, certainement. À cette période de ma vie, j'avais besoin d'un regard humain. Pas seulement d'un regard religieux, même si ma foi demeurait essentielle. J'avais besoin de relations simples, de gestes fraternels, de personnes avec lesquelles partager le quotidien.

À Emmaüs, j'ai découvert quelque chose d'essentiel : la fraternité. J'y ai trouvé des personnes qui connaissaient elles aussi la précarité, les blessures, les épreuves de la vie. Entre compagnons nous n'avions pas besoin de tout expliquer pour nous comprendre.

La relation fraternelle, le travail partagé, les repas pris ensemble, les responsabilités confiées à chacun m'ont permis de retrouver une place et de reprendre confiance. Peu à peu, je me suis construit une véritable famille Emmaüs.

J'ai beaucoup aimé ces moments de vie commune. J'ai rencontré des compagnons dont les histoires étaient très différentes de la mienne. Ils m'ont appris qu'il existe autant de manières de résister et de se relever qu'il existe de personnes.

6. Nous sommes le 5 avril 1981, date qui vous marque au cœur. Vous avez 24 ans et vous accompagnez un prêtre à Amettes, dans la maison natale de saint Benoît-Joseph Labre que vous connaissiez peu jusqu'alors.

Que se passe-t-il lorsque vous entrez dans cette maison ?

Je me souviens très précisément de cette journée du 5 avril 1981. J'accompagnais l'abbé Bernard Hingrey à Amettes. Je connaissais encore très peu saint Benoît-Joseph Labre. Je savais simplement que nous allions visiter sa maison natale.

Lorsque je suis entré dans cette petite maison, quelque chose s'est passé en moi. Je ne m'y attendais absolument pas. J'ai ressenti une présence très forte, une paix que je ne connaissais pas, quelque chose de difficile à expliquer. Je me suis arrêté, je ne pouvais plus bouger. L'émotion m'a submergé et je me suis mis à pleurer.

Ce n'étaient pas des larmes de tristesse. C'était comme si, pour la première fois, je pouvais déposer quelque part tout ce que je portais. Je n'avais rien à prouver, rien à expliquer, rien à demander. J'étais simplement là, accueilli.

7. Vous racontez avoir ressenti une présence extrêmement forte, au point de vous arrêter et de vous mettre à pleurer. Vous avez même dit quelque chose de très beau : « Pour la première fois de ma vie, je sentais quelque chose qui m'aimait. » Comment mettre des mots aujourd'hui sur ce que vous avez vécu à cet instant ?

Aujourd'hui encore, cette phrase me touche profondément. Elle dit sans doute mieux que de longs discours ce que j'ai vécu à cet instant. Dans la maison natale j'ai éprouvé quelque chose de tout à fait nouveau : le sentiment d'être aimé sans condition, sans avoir besoin de mériter cet amour.

Je n'ai pas vu quelqu'un devant moi. Je n'ai pas entendu de voix. Mais j'ai ressenti une présence intérieure, une douceur et une force qui m'enveloppaient. J'ai eu le sentiment que Dieu me rejoignait là où j'en étais, avec toute mon histoire, mes blessures et mes questions.

Ce jour-là, je n'ai pas reçu une explication à ma vie. J'ai reçu quelque chose de plus essentiel : la certitude que ma vie avait du prix et que cet amour était immense.

8. Vous dites que ce lieu vous attendait. Avez-vous immédiatement compris que vous veniez de vivre une rencontre spirituelle ?

Sur le moment, je n'aurais sans doute pas su employer les mots que j'utilise aujourd'hui. Je savais seulement que je venais de vivre quelque chose d'extraordinaire. C'était une conviction profonde, mais encore difficile à comprendre.

Avec le recul, j'ai compris que cette rencontre avait marqué un avant et un après dans ma vie. Je suis entré dans cette maison en accompagnant un prêtre pour une simple visite ; j'en suis ressorti profondément bouleversé, avec le sentiment que quelque chose venait de commencer.

Lorsque je dis aujourd'hui : « Ce lieu m'attendait », je ne veux pas dire que je connaissais déjà la suite de mon chemin. Je veux dire que, dans cette maison, j'ai éprouvé comme une reconnaissance. J'avais le sentiment d'être arrivé à un endroit où je pouvais enfin être moi-même, sans peur et sans jugement.

Je ne savais pas encore ce que l'avenir me réservait. Je ne savais pas que saint Benoît-Joseph Labre prendrait une place aussi importante dans ma vie. Mais je savais que je ne repartirais pas tout à fait le même. Cette présence ne m'a plus quitté. Même dans les moments difficiles, dans les nuits où je pouvais douter ou me sentir seul, le souvenir de cette journée demeurait en moi.

Je reprécise que nous sommes toujours sur RCF Haut de France

en compagnie de notre invité du jour, frère Alexis qui nous partage comment la rencontre de St Benoit Joseph Labre a bouleversé sa vie et l'a conduit vers Dieu.

Frère Alexis, vous souhaitez nous partager une phrase qui représente bien Saint Benoit Joseph Labre…

"Benoît-Joseph Labre ne cherchait pas à devenir important dans la vie des autres, et pourtant sa présence le devenait. Il ne cherchait pas à laisser une trace, et pourtant son passage demeurait dans les mémoires.

C'est cette dimension de sa vie que j'aime particulièrement contempler : Benoît-Joseph Labre, non seulement comme le Pèlerin de Dieu, mais aussi comme le pèlerin de la rencontre."

9. À partir de ce jour, saint Benoît-Joseph Labre ne vous a plus quitté. Comment cette rencontre a-t-elle continué à vivre en vous pendant votre vie professionnelle ?

Cette rencontre est restée en moi comme une présence discrète, mais fidèle. Elle ne m'a pas détourné de ma vie professionnelle. Au contraire, j'ai continué mon chemin, j'ai étudié, j'ai travaillé, et j'ai progressivement construit ma carrière.

Je crois que cette rencontre a peu à peu transformé ma manière d'être, de penser et d'agir.

10. Vous avez étudié sa vie, ses écrits, son parcours et obtenu à Rome quelque 6 000 pages de son dossier de béatification. Qu'est-ce qui vous passionne autant chez cet homme ?

Ce qui me passionne chez Benoît-Joseph Labre, c'est d'abord l'homme, avant même le saint que l'Église a reconnu.

Je ne voulais pas me contenter de connaître quelques épisodes de sa vie Je voulais comprendre son parcours, ses choix, ses difficultés, sa manière de prier, mais aussi ses relations avec les personnes qu'il rencontrait.

C'est ce qui m'a conduit à entreprendre des recherches historiques, à étudier les récits, les documents et les écrits qui nous sont parvenus. Le dossier de béatification constitue un ensemble documentaire considérable, qui permet d'approcher sa vie à travers les témoignages de ceux qui l'ont connu et aimé.

Plus j'avance dans mes recherches, plus je découvre un homme d'une grande profondeur humaine et spirituelle. Son pèlerinage n'était pas une fuite du monde : il était aussi une manière de rencontrer les hommes et de se rendre disponible à eux.

11. Vous dites qu'il était non seulement un pèlerin de Dieu, mais aussi un pèlerin de la rencontre. Pourquoi cette dimension humaine est-elle si importante ?

Parce que Benoît-Joseph n'était pas un homme qui cherchait simplement à parcourir des routes pour accomplir une démarche personnelle de prière. Il rencontrait des hommes et des femmes, des pauvres, des religieux, des familles, des personnes qui l'accueillaient ou qui croisaient son chemin.

Il savait recevoir, mais il savait aussi donner. Il pouvait accepter un morceau de pain, un abri ou une parole fraternelle sans mépriser celui qui lui venait en aide. Et, en retour, il offrait quelque chose de lui-même : une présence, une écoute, une parole, parfois simplement un regard.

C'est cette dimension qui me touche particulièrement. Il ne cherchait pas à prendre la place des autres, ni à leur imposer sa manière de vivre. Il avait une vocation tout à fait singulière, mais il ne demandait pas à chacun de l'imiter.

Je crois que c'est important aujourd'hui de redécouvrir cela. La sainteté n'éloigne pas nécessairement des hommes. Au contraire, elle rend plus attentif à leur présence..

Alors oui ! pour moi, Benoît-Joseph est bien le Pèlerin de Dieu, mais il est aussi le pèlerin de la rencontre.

12. Vous avez retrouvé les traces de ses passages dans plusieurs pays européens, notamment en Allemagne. Qu'est-ce qui vous touche dans ces souvenirs transmis depuis des générations ?

Ce qui me touche, c'est de constater qu'une rencontre peut laisser une trace bien au-delà de la vie de ceux qui l'ont vécue.

Lorsque je retrouve, dans différents pays, des témoignages du passage de Benoît-Joseph, je découvre que sa mémoire n'appartient pas seulement aux lieux où il est né. Elle a voyagé avec lui. Elle s'est déposée dans des villages, dans des familles, dans des traditions qui ont parfois traversé plusieurs générations.

En Allemagne notamment, des familles continuent de transmettre le souvenir de son passage. Cela me bouleverse, parce que nous sommes parfois très loin dans le temps, et pourtant quelque chose de lui demeure.

C'est aussi une leçon pour notre propre vie : nous ne savons jamais quelle trace laissera un geste de bonté.

13. Lorsque vous étiez directeur technique, vous avez choisi de recruter des personnes en grande difficulté. Pourquoi cette attention particulière aux personnes fragiles ?

Je crois que je ne pouvais pas oublier d'où je venais. J'avais moi-même connu un parcours difficile. Je savais ce que cela représentait de ne pas être regardé pour ce que l'on pouvait devenir, mais uniquement à travers ses difficultés ou son passé.

Dans mes responsabilités professionnelles, je ne voulais pas réduire une personne à son curriculum vitæ, à ses échecs ou à une situation compliquée. Je souhaitais pouvoir regarder ses capacités, sa volonté, ce qu'elle pouvait apporter si on lui faisait confiance.

Recruter quelqu'un, ce n'est pas seulement remplir un poste. C'est aussi parfois donner à une personne la possibilité de retrouver une place, une dignité et une confiance qu'elle avait perdues. C'est ainsi que j'ai mis un point particulier à m'entourer de personnes fragile. J'ai ainsi recruté une personne sourde, une autre souffrant d'alcoolisme, une au tempérament difficile, une personne illettrée et bien d'autres encore. Tous avaient en commun une vraie capacité pour le travail manuel et la force d'apprendre.

Je ne prétends pas avoir réussi dans tous les cas, ni avoir eu toujours les bonnes réponses. Mais j'ai essayé de ne pas fermer une porte trop vite. Je savais combien une chance accordée au bon moment pouvait changer une trajectoire.

14. Votre propre histoire vous a-t-elle permis de reconnaître chez les autres des blessures que beaucoup ne voient pas ?

Oui, je le crois. Quand on a soi-même traversé des épreuves, on apprend parfois à reconnaître chez les autres des souffrances qui ne se voient pas.

Cela m'a appris à être prudent dans mes jugements. Avant de condamner quelqu'un, il faut essayer de comprendre. Et parfois, il faut simplement lui donner sa chance.

Bien sûr je ne pouvais pas réparer le passé des personnes que je rencontrais. Mais je pouvais, à mon niveau, éviter d'ajouter de la souffrance à leur souffrance.

15. Qu'est-ce qui a guidé votre manière d'agir ?

Je dirais que deux choses ont profondément guidé ma manière d'agir.

La première, c'est ma propre souffrance. Je ne souhaite à personne de traverser ce que j'ai connu. Mais cette histoire m'a appris à mesurer combien une parole dure, un rejet ou une main tendue peuvent avoir comme conséquence dans la vie d'un être humain.

La deuxième, c'est l'enseignement du père Henri Delpierre, c'est l'exemple de Benoît-Joseph Labre. Il m'a montré qu'on pouvait vivre dans le dénuement sans mépriser personne, et sans devenir soi-même une source de souffrance pour les autres.

Ces deux expériences ont façonné ma manière de regarder les personnes. Elles m'ont appris à accueillir, à écouter, et à faire confiance.

16. Diriez-vous que Dieu a transformé vos blessures en une capacité particulière à aimer et à aider les autres ?

Je dirais, oui, mais avec une nuance importante. Je ne crois pas que la souffrance soit bonne en elle-même, ni qu'il faille la rechercher pour apprendre à aimer.

Ce que je peux dire, c'est que Dieu ne m'a pas laissé enfermé dans mes blessures. Peu à peu, à travers les personnes qui m'ont fait confiance, j'ai appris à aider et à aimer mon prochain.

Je n'ai pas oublié mon enfance. Je ne prétends pas que tout ait disparu. Mais ce qui m'est arrivé n'a plus le dernier mot sur ma vie.

Alors oui, je crois que c'est là une œuvre de la grâce. Dieu ne supprime pas toujours les traces du passé, mais il peut ouvrir un chemin à travers elles.

17. Avez-vous pardonné à votre père, malgré les blessures profondes de votre enfance ?

Oui j'ai pardonné à mon père. C'est une question très personnelle, et je crois qu'il faut en parler avec beaucoup de vérité.

Mon père a fait partie de mon histoire, avec ses blessures, ses difficultés et ses propres fragilités. Il a aussi été à l'origine de souffrances profondes pour moi. La violence et la maltraitance sont pénible à vivre. Pendant longtemps, tout cela a pesé dans mon existence.

Pardonner ne signifie pas dire que ce qui s'est passé était acceptable. Cela ne signifie pas effacer les souvenirs, ni nier les blessures. Cela signifie essayer de ne plus laisser la colère et le ressentiment gouverner toute son existence.

Alors j'ai pardonné à mon père parce que je crois que le pardon est libérateur.

18. Est-ce que ce pardon a été un long chemin ? Comment avez-vous réussi à faire la paix avec votre histoire ?

Oui, cela a été un chemin, et certainement pas quelque chose qui s'est accompli en un jour.

On ne tourne pas simplement la page d'une enfance difficile en décidant de l'oublier. Certaines blessures restent présentes dans la mémoire.

Je crois aussi qu'il faut accepter que l'on ne puisse pas tout réparer, ni tout comprendre. Faire la paix avec son histoire, ce n'est pas prétendre que le passé n'a pas existé. C'est pouvoir le regarder sans qu'il nous empêche d'avancer.

Aujourd'hui, je peux raconter mon histoire. Je ne la cache pas, mais je ne veux plus en être prisonnier. Elle fait partie de moi ; elle ne résume pas qui je suis.

19. Pourquoi avoir rejoint la communauté des frères et sœurs de Saint-Benoît-Joseph Labre vers l'âge de 60 ans ?

Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Pendant de nombreuses années, j'ai continué ma vie professionnelle tout en gardant un lien très fort avec Amettes et avec la mémoire de saint Benoît-Joseph Labre.

Je me rendais régulièrement à Amettes. C'est également à Amettes que j'ai rencontré frère Samuel, qui était alors le frère ministre de la communauté des frères et des sœurs de Saint-Benoît-Joseph Labre.

Au fil du temps, des liens se sont construits. J'ai découvert cette communauté, son esprit et la possibilité de consacrer davantage de ma vie à ce qui m'animait depuis cette rencontre avec le saint pèlerin en 1981.

Mon entrée dans la communauté en 2015. C'était l'aboutissement d'un chemin qui avait commencé bien des années auparavant.

20. Vous avez choisi de devenir frère donné. Qu'est-ce qu'un frère donné ?

Dans notre communauté, un frère donné est un frère qui choisit une forme d'engagement religieux par des vœux simples.

Pour ma part, c'est un choix que j'ai fait en conscience, parce qu'il correspond à ma manière de vivre ma vocation. Je souhaitais me consacrer pleinement à saint Benoît-Joseph Labre et à la recherche de Dieu, tout en conservant une certaine liberté de vie.

Cette forme d'engagement me permet notamment de conserver mon domicile et de poursuivre mes recherches, mes déplacements et mes travaux autour de la vie du saint.

Être frère donné ne signifie pas être moins engagé. C'est une autre manière de vivre son appartenance à la communauté et de répondre à un appel.

21. Pourquoi cette forme de vie religieuse correspond-elle à votre vocation ?

Parce qu'elle me permet de rester fidèle à ce que j'ai reconnu comme un appel, sans renoncer à ce qui constitue aussi ma mission.

Depuis le 5 avril 1981, je me sens profondément lié à Benoît-Joseph Labre. Je souhaite faire connaître sa vie, poursuivre les recherches historiques, retrouver les traces de ses passages et témoigner de l'Évangile à travers son exemple.

Je crois que ma vocation est là : continuer à voyager, à chercher, à témoigner et à rencontrer.

Et puis je ne suis pas devenu frère pour me retirer du monde, mais pour être davantage disponible à cette vocation singulière.

22. Saint Benoît-Joseph Labre vous a conduit au Christ. Aujourd'hui, comment décririez-vous votre relation personnelle au Christ ?

C'est une distinction à laquelle je tiens beaucoup. Saint Benoît-Joseph Labre est pour moi un compagnon de route, un témoin, quelqu'un dont la vie m'a profondément marqué. Mais il ne prend pas la place du Christ. Au contraire, il m'a aidé à me rapprocher de Lui.

Ma relation au Christ est une relation de confiance. Je ne prétends pas avoir toujours les réponses. Mais je sais que je peux m'adresser à Lui dans les moments de joie comme dans les moments plus difficiles.

Avec le temps, j'ai compris que la foi n'était pas seulement une connaissance ou une pratique religieuse. C'est une relation vivante, une présence qui accompagne toute une existence.

Et si saint Benoît-Joseph m'a conduit au Christ, c'est précisément parce que sa vie m'a donné le désir de chercher Dieu davantage.

23. Vous donnez des conférences, vous voyagez, vous poursuivez vos recherches et vous écrivez. Qu'est-ce qui vous anime autant dans cette mission ?

J'ai reçu beaucoup au cours de ma vie. Des personnes m'ont aidé, m'ont fait confiance. Je pense notamment à Michel Wallart, le gardien de prison, au père Henri Delpierre et, bien sûr, à la rencontre avec saint Benoît-Joseph Labre.

Je ne voudrais pas garder pour moi ce que j'ai reçu.

Faire connaître Benoît-Joseph, ce n'est pas seulement raconter la vie d'un saint du XVIIIe siècle. C'est transmettre un témoignage qui peut encore parler à notre époque : celui d'un homme libre, profondément attaché à Dieu et attentif aux personnes qu'il rencontrait.

Cela demande du temps, des déplacements, des recherches et parfois des sacrifices financiers. Je consacre volontiers une partie de mes ressources à cette mission, parce que je considère que c'est une manière de servir.

Ce qui compte pour moi, c'est que quelqu'un, après une conférence ou une lecture, découvre un aspect de Benoît-Joseph qui le touche et lui donne peut-être envie de regarder autrement sa propre vie.

Si une seule personne reprend courage grâce à ce témoignage, alors le temps consacré n'aura pas été perdu.

24. Vous écrivez chaque année un conte de Noël pour faire revivre saint Benoît-Joseph Labre à travers des personnages et des histoires inspirés de faits réels. Pourquoi cette forme littéraire ?

J'aime beaucoup la forme littéraire du conte de Noël parce qu'elle permet de transmettre un message spirituel à travers une histoire humaine.

On peut expliquer la vie d'un saint, présenter des dates, des documents et des événements historiques. C'est indispensable pour le travail de recherche. Mais le récit permet d'aller ailleurs : il permet au lecteur de rencontrer des personnages, de partager leurs épreuves, leurs joies, leurs interrogations et leurs espérances.

Dans mes contes, je m'appuie sur des éléments historiques, sur mes recherches et sur des faits réels, mais je fais aussi appel à l'imagination pour donner vie à des personnages et raconter leur cheminement intérieur.

Je ne cherche pas à présenter Benoît-Joseph comme un personnage inaccessible. Je voudrais plutôt que le lecteur découvre un homme qui a rencontré d'autres hommes, qui les a écoutés, qui les a respectés et qui leur a parfois redonné courage.

Au fond, mes contes parlent souvent de rencontres, de pardon, de liberté et d'espérance.

25. Vous êtes frère, vous conservez votre domicile, vous voyagez et vous organisez votre vie de prière à votre rythme. Qu'est-ce que cette vie spirituelle vous apporte au quotidien ?

Elle m'apporte un équilibre et surtout une liberté intérieure ce qui est très important pour moi. Ma vie n'est peut-être pas organisée comme celle d'un religieux vivant en permanence dans un monastère.

Mais cette liberté ne signifie pas que la prière soit absente de ma vie. Au contraire, elle en est un point d'appui essentiel. J'essaie de garder des moments de silence, de lecture, de méditation et de prière personnelle.

Je crois que l'important n'est pas de servir tous de la même manière, mais de trouver une forme de service qui nous rende disponibles à Dieu et aux autres.

26. Votre communauté est aujourd'hui très réduite. Comment voyez-vous son avenir ? Avez-vous le désir de transmettre à d'autres ce que vous avez découvert auprès de saint Benoît-Joseph Labre ?

Bien sûr, je souhaite que cette famille spirituelle puisse continuer à vivre et à transmettre son héritage. Mais je crois qu'il faut regarder l'avenir avec réalisme.

L'avenir de la communauté est dans les mains de Dieu. Une communauté ne se mesure pas uniquement au nombre de ses membres. Elle se mesure aussi à la fidélité de ceux qui la composent, à la manière dont ils vivent leur engagement et à ce qu'ils transmettent. C'est là que réside sa véritable force.

Oui, j'aimerais transmettre ce que j'ai découvert. J'aimerais que d'autres puissent découvrir, à leur tour, que la vie de ce pèlerin peut encore nous apprendre à accueillir, à écouter et à respecter la liberté de chacun.

27. Si vous pouviez vous retrouver face au petit garçon de cinq ans que vous étiez, malade, séparé de ses parents et qui a tant souffert, que lui diriez-vous ?

Je crois que je commencerais par m'assoir près de lui. Peut-être que je lui prendrais simplement la main.

Et je lui dirais :

« N'aie pas peur ! Je sais que tu souffres, que tu ne comprends pas pourquoi tu es loin de ta maman et de ton papa. Je sais que tu as mal et que certaines nuits te paraissent bien longues.

Mais tu ne vas pas rester seul toute ta vie. Tu vas rencontrer des personnes qui vont t'aider. Certaines vont croire en toi, même lorsque toi-même tu douteras de toi.

Tu vas apprendre, travailler, découvrir le monde. Tu vas connaître des rencontres que tu ne peux pas imaginer aujourd'hui. Un jour, tu entreras dans une petite maison, à Amettes, et tu y découvriras quelque chose qui changera ton existence.

Tu ne comprendras pas tout de suite ce qui t'arrive. Mais tu découvriras que tu es aimé et que ta vie a du prix.

Alors, courage. Ne laisse pas la souffrance te fermer le cœur. Un jour, tu pourras à ton tour tendre la main à d'autres. »

Et je crois que je le laisserais ensuite en silence. Parce qu'à cinq ans, un enfant a surtout besoin d'être rassuré, aimé et accompagné.

28. Vous avez dit : « Je n'aurais jamais pensé avoir un tel dénouement dans ma vie. Aujourd'hui, je suis très heureux. »

Oui, c'est vraiment ce que je ressens aujourd'hui, je mesure le chemin parcouru.

Je n'aurais jamais imaginé devenir directeur technique, travailler auprès de personnes fragiles, consacrer une grande partie de mon existence à saint Benoît-Joseph Labre, voyager, donner des conférences, écrire et devenir frère Alexis.

Je ne dis pas que tout a été facile, ni que les blessures du passé ont complètement disparu. Mais elles ne gouvernent plus ma vie.

J'ai reçu beaucoup plus que je n'aurais pu l'espérer. J'ai rencontré des personnes qui ont vraiment changé mon chemin. J'ai découvert une vocation et une manière de servir. Et surtout, j'ai appris que Dieu pouvait faire naître quelque chose de beau à partir d'une histoire qui, au départ, semblait bien mal engagée.

Alors oui, aujourd'hui, je suis heureux. Non pas parce que j'aurais tout réussi, mais parce que je sais pourquoi je marche et vers qui je marche.

Et si je devais retenir une seule chose de mon existence, ce serait celle-ci : ne désespérons jamais d'une vie humaine. Nous ne savons pas ce qu'une rencontre, une parole ou une main tendue peut faire naître.

La Providence nous conduit parfois par des chemins que nous n'aurions jamais imaginés. Il nous appartient simplement de rester ouverts à ce qu'elle nous donne.